**Discours et imaginaire(s) du sport**

**De l’athlétisme à la littérature ou la littérarité de l’athlé**

1. **Origine antique**

* **Un sport matriciel**

Les premiers jeux ont eu lieu en 776 AJC et auront lieu jusque 393 APJC, abolis par l’empereur romain Théodose qui y voyait une manifestation de paganisme. Mais on trouve des traces de concours de course déjà 10 siècles plus tôt. Tout simplement, courir, sauter, lancer…sont des gestes naturels, instinctifs, presque primitifs, à la portée de tous. La pratique de l’athlé possède ainsi une sorte de dimension ancestrale : ses gestes intrinsèques la préfigurent. On n’a pas attendu son invention (entendez son institutionnalisation) pour se dépasser à la course, pour lancer un caillou plus loin qu’un autre etc. C’est nettement moins vrai pour le Hockey sur glace ou le baseball, sports dont la construction et la dynamique reposent sur une élaboration bien pensée, mise au point dans l’objectif d’en faire sport. En cela, justement, l’athlétisme des premiers JO n’est pas « encore » un « sport » à proprement parlé, c’est-à-dire qui aurait été inventé pour sa pratique propre et selon des règles arbitraires dont le jeu –comme l’a très bien expliqué M. St-Amand la semaine passée – figure au cœur de sa condition. Bien au contraire, la plupart de ses codifications proviennent non pas d’une réflexion quant au meilleur rendement, quant à la meilleure efficacité ou à l’évidence du spectacle à proposer, mais de traditions ancestrales. On courait pour se déplacer, chasser, s’abriter du tonnerre, ou encore, dans une grande majorité des cas, pour fuir le danger. Le javelot, on le devine facilement, ne représente rien d’autre que la lance du chasseur et on peut imaginer qu’à maintes reprises, les hommes d’autrefois ont du sauter avec élan entre deux berges d’un cour d’eau dont aucun pont ne faisait la liaison, etc etc etc. (Même le saut à la perche a sans doute son origine à un stratagème périlleux de la cueillette sur les hautes branches).

Tout cela pour exprimer le fait que c’est non pas forcément le sport 1er, mais le sport d’avant le sport. Celui qui donne naissance au sport si on veut. Giraudoux nous dit (c’est ce que j’ai mis en frontispice : « la course est aux autres sports ce que la géométrie est aux autres sciences ». En somme, l’athlétisme c’est le sport matrice, qui précède tous les autres et les conditionne presque (avec la lutte pour les sports de combat).

Sport qui propose ou exige à la fois vitesse, endurance, force et agilité. Dans les premiers jeux, on retrouve déjà la course de sprint : le « stadion », « la course du stade » qui est l’ancêtre du 200m (192,27m exactement çàd 600 fois le pied d’Héraclès - Hercule) ; le « double stade » qui fait donc environ 400m ; le long stade (7 à 24x le tour) qui annonce la course de fond ; le lancer de javelot, et le saut en longueur (lors duquel les athlètes utilisaient des altères pour se propulser en plein saut…en plus de la lutte, la boxe et l’équitation.

Il y avait, bien sûr, une dimension religieuse au fondement des Jeux Olympiques antiques. On en a gardé tout un imaginaire. On parle des Dieux du stade pour les athlètes de haut niveau. Les 10 épreuves des décathloniens s’apparentent aux Douzes travaux d’Hercule, eux qu’on perçoit aujourd’hui encore comme des SUR-hommes.

Phénomène assez intéressant et qui se révèle fondamental dans les représentations qu’on se fait de la course à pied aujourd’hui :

Tous les citoyens grecs libres étaient autorisés à participer aux Jeux antiques, indépendamment de leur statut social. Dans la liste des innombrables participants à travers les siècles, on trouve des gens aussi différents que Orsippos, général originaire de Mégare; Polymnistor, berger; Diagoras, membre d'une famille royale de Rhodes; Alexandre Ier, fils d’Amyntas, roi de Macédoine et Démocrite, philosophe, y prirent tous part.

Pour ce qui est des femmes, le traitement était différent. Les femmes mariées n'avaient le droit ni de concourir ni d'assister aux Jeux. Seules les jeunes filles vierges pouvaient être spectatrices. Mais elles ont eu droit à l’équivalent avec les Jeux d’Héra, célébrés tous les quatre ans également, en l'honneur de l’épouse de Zeus.

A l’ère moderne, ça va bien sûr évoluer, et à l’inverse de ce qui se passe dans l’Antiquité, l’athlétisme est sans doute devenu l’un des sports où la problématique du genre est fort bien considérée et investie. C’est, je pense, le seul sport qui amène les femmes sur le stade EN même temps que les hommes !! Avec la totalité (même s’il aura fallu le temps) des épreuves en équivalence. Hommes et femmes oeuvrent donc sur la même piste, lors de la même compétition et à peu de choses près s’attaquent aux mêmes épreuves. Ca fait notamment le charme du spectacle « athlé » : on a en même temps le 1500m masculin et le saut en hauteur féminin.

* **Un sport démocrate**

Cela m’amène à considérer une caractéristique fondamentale et relativement bien propre à l’athlé : sa dimension « démocrate ».

- Démocrate au sens de démocratique d’abord : c’est l’un des sports qui coûte le moins cher. On n’a nécessairement besoin que de son corps pour courir. L’athlète s’auto-suffit dans sa pratique (pas très différent pour l’écrivain). La seule entrave, bien souvent, c’ets la météo (finalement baromètre de courage). Donc peu d’investissement financier comme matériel, et une facilité de pratique, qui ont tous deux contribué à rendre la course à pied universelle.

- Il faut bien concevoir l’athlé comme un panel de disciplines très différentes. Parfois diamétralement opposées (quoi de commun, en effet, entre le lancer du marteau et le 10000m ?). Des disciplines qui requièrent, du coup, des qualités intrinsèques différentes, des mentalités différentes, des profils différents, etc.

Au fond, c’est une sorte de transposition de l’idéal de la démocratie grecque : chacun va pouvoir trouver sa place au sein de cette micro-société qui se crée dans la cité du stade. Chacun va pouvoir rivaliser, en termes d’équivalences de performances en comparant les disciplines. C’est un sport relativement surprenant à cet égard : un gros malabar –qui ressemble à tout sauf à l’idée qu’on se fait d’un athlète- peut tout à fait obtenir une médaille du même métal et du même prestige qu’un bel Apollon.

Concrètement, peu importe votre gabarit, vous finirez bien par être doué pour qqch. Les images parlent d’elles-mêmes : tous semble opposer la néozélandaise Véronica Adams et la croate Blanca Vlasic, et elles ont pourtant toutes les deux été sacrées championnes du monde la même année. Idem pour Daria Klishina et Mike Cantwell ou encore Dwain Chambers, sprinter britannique aux multiples scandales, et Asbel Kiprop, coureur kenyan qui domine le 1500m ajd. Les bras du 1er sont 5x comme les jambes du second. Et pourtant ce sont les mêmes champions vis-à-vis du palmarès et des médias. A chacun son domaine, il y en aura pour tous les goûts. En fonction des qualités de chacun, une discipline se dessine pour tout le monde. Entre nous, le profil de l’athlète parfait revient pour ma part bien souvent soit au décathlonien, soit à l’athlète de 800m qui doit concilier vitesse de sprinteur et endurance de fondeur. Encore que, là aussi, on retrouve des écarts significatifs entre la récente vice-championne du monde, la charmante Canadienne Mélissa Bishop, et l’ancienne championne Olympique Maria Mutola.

**2. Récupération moderne du mythe antique**

Mais donc, cette diversité de potentialités à travers une multitude de disciplines confère à l’athlétisme une vertu d’égalité dans l’expression de soi. C’est le pouvoir au peuple ( !) placé dans l’idéal du fait qu’il peut, à coups de courage et de pugnacité, progresser dans ce qu’il fait, et donc dans ce qu’il est. C’est la fameuse devise « Citius, Altius, Fortius », mot d’ordre des Jeux Olympiques. Plus vite, plus haut, plus fort, mais par rapport à qqun d’autre. Juste plus vite, plus haut, plus fort. C’est une invitation à donner de manière pure, le meilleur de soi, et à vivre ce dépassement comme une victoire. Expression à laquelle on peut lier le tout aussi célèbre : « l’important, c’est de participer ».

Sauf que, quand on creuse un tant soit peu, cette devise ô combien estimable aux sonorités antiques explicites, n’a rien à voir avec les Jeux Antiques. Elle a été créée par le prêtre français Henri Didon en 1891 pour motiver ses élèves de l’école religieuse dans un match contre ceux de l’école publique, puis récupérée par Pierre de Coubertin dans le discours d’accompagnement des premiers JO modernes à Athènes en 1896. Aucun auteur ni homme politique romain ou grec n’aurait exprimé une idée de ce style, en porte-à-faux total avec la conception des Jeux antiques.

Le terme athlétisme vient du grec « **athlon**», qui signifie rien moins que « combat ». En fait le plaisir du sport n’a rien à voir avec l’idéal grec, pour lequel seule la victoire compte : « la couronne ou la mort », c’est ça qu’implorent les participants à l’attention de Zeus. Autrement dit, dès le départ, le sport, les Jeux Olympiques, reposent non pas sur l’épanouissement, mais bien sur le fait de se mesurer à l’autre, sur le mode de l’affrontement.

**L’amateurisme et le désintéressement**

Si le baron français Pierre de Coubertin a nappé, si on veut, l’idéal antique de slogans vertueux, ce n’était pas, fondamentalement, pour protéger le sport de la lutte. Sous couvert de pureté et d’intériorisation de la performance, c’est en fait le professionnalisme qu’il visait et souhaitait éradiquer. En effet, la création des J.O. modernes sont avant tout pensés comme un processus d’enrayement des pratiques d’argents qui gangrènent le sport déjà au 19e siècle. A l’époque, on assiste notamment à de nombreuses courses qui se déroulent sur des hippodromes. On parie sur les athlètes comme sur des chevaux. Du coup des bookmakers américains achètent des coureurs et se constituent une véritable écurie. Ce qui, on s’en doute, nuit clairement à la performance ou à la progression d’un sportif, même s’il y trouve une compensation financière….ça existe ajd encore au Kenya. Le bookmaker a juste troqué son nom pour celui de Manager (ex personnel à Courtrai). Bref, pour participer aux JO, il faut respecter l’exigence d’amateurisme imposée par le Comité Olympique. Ca signifie qu’aucune somme d’argent ne peut être perçue dans le cadre de la pratique sportive. Condition qui prône le désintéressement, mais qui, en soi, favorise les gens bien nés, les pauvres étant confrontés à la nécessité de gagner leur croute plutôt qu’aller s’entrainer. Si dans le domaine du foot (pour ne citer que celui-là), on passe au professionnalisme dès 1932 en France, l’amateurisme demeure jusque 1982 en athlé !!! Ce phénomène explique à lui tout seul, il me semble, pas mal de chose. La 1ere concerne la représentation commune et courante qu’on a du pratiquant coureur à pied et de son milieu athlétique : en général, si l’on associe très (trop) vite le footballeur à un potentiel demeuré, on estime souvent que l’athlète est plus digne, plus réfléchi, tout simplement mieux éduqué. Les interviews médiatiques participent évidemment énormément de cet imaginaire (l’athlète est sobre, réservé, appliqué, souvent efficace dans ses propos pour vite rentrer se reposer avant le tour suivant lors des championnats). En réalité, l’athlète est, en général, non pas plus intelligent mais tout simplement plus instruit. Jusqu’en 1982, chaque athlète devait subvenir à ses besoins. Il lui fallait donc exercer un métier, et, bien souvent, réaliser des études. A l’inverse du footballeur, par exemple. Et par après encore, vu le peu d’intérêt du monde médiatique, et du même coup de celui des sponsors privés, cette trajectoire demeure la plus fréquente aujourd’hui encore. L’athlétisme poursuit en partie cette vision épurée du sport recherché par Coubertin. C’est pas un hasard si le générique des émissions d’athlé sur France 3 chantent l’éternelle devise « pour la beauté du geste ». NB : c’est toujours comme ça que fonctionnent EN APPARENCE les universités américaines. (Anecdote Borlée)

**Ladoumègue**

Evocation du livre de Delerme et de Jules Ladoumègue qui illustrent (dans les deux sens du terme puisque le texte est accompagné d’une photo) la problématique de l’amateurisme (p. 72) : on voit bien le processus d’héroïsation littéraire. Ladoumègue est ce coureur magnifique, à la fois le meilleur du monde et le plus populaire parmi les siens. Une popularité que Delerme palce au cœur d’une double injustice : celle de ne pouvoir courir alors que personne ne peut le battre, liée à celle d’avoir grandi dans un milieu défavorisé. En d’autres termes, le brave et talentueux Ladoumègue, par deux fois esseulé (d’abord très tôt orphelin puis plus tard interdit de courir), mérite bien l’hommage de la foule qui se reconnaît en lui, celui de la gloire populaire. La comparaison au cheval est loin d’être anodine : elle est motivée par la solitude, bien sûr, mais aussi par les paris aux courses, dont le cheval n’est pas responsable. Il reste digne, parmi les hommes, fort de son talent. On en oublie totalement la démarche vénale qui a motivé sa radiation. On l’aime. La littérature le réhabilite. Elle le réhabilite à tel point qu’elle fera de lui un homme qui écrit ! Il produira un très grand nombre de chroniques par ailleurs de grande qualité pour le Magazine de référence en course à pied à partir des années 1940 : « Miroir sprint », qui deviendra par la suite « Le miroir de l’athlétisme », soutenu et en partie produit par le PCF !! Auréolée de son prestige d'ancien athlète, sa chronique permettait à l'hebdomadaire d'avoir la crédibilité de l'expérience du sport de haut niveau. On imagine assez mal cela aujourd’hui, bien que des cas existent, mais se confine à l’analyse du spécialiste sur un fait précis ou une image donnée (Ex : Vincent Rousseau dans Zatopek Magazine, qui a bien mieux compris les stratégies Marketing, en s’adressant aux joggeurs plutôt qu’aux athlètes, mais en conservant surtout symboliquement l’ethos sur spécialiste « le mot du coach »).

**3. Heroïcisation VS Vedettisation**

J’en reviens à cette loi de l’amateurisme. Elle est très importante, à mon sens en tous cas, dans la confection de notre imaginaire socio-sportif. Dans l’amateurisme, il y a la primauté d’une représentation du sportif confronté à la solitudes. Dépourvu de moyens financiers, il ne peut pas - voire il ne veut pas - s’entourer d’une équipe de professionnels. Echenoz dit à propos de Zatopek qu’ « il se fout autant des entraineurs que des médecins, masseurs, agents, préparateurs physiques, toute cette cour dont il n’a pas besoin » (p. 85). Le coureur est à la fois seul face à la nature extérieure du moment et de tous les jours (environnement, météo etc…) et face à la nature humaine, qu’il porte en lui-même qui limite ses capacités. C’est un mythe bien connu, qui a déjà été illustré par 1000 récits au moins.

C’est d’ailleurs visible sur le stade. L’image qui domine, quand on parle d’un athlète, c’est celle-ci. (Kevin) Non seulement l’athlète s’entraine seul, dans son coin, mais il est aussi seul dans la compétition. Du coup, lors de celle-ci, contrairement à ce qu’on a vu avec le football, la communication est pratiquement totalement absente. Dans les courses, on n’a pas le temps, ni l’énergie de parler, et même lors des concours, l’entraineur est loin, dans les tribunes et non sur le terrain. Il faut mimer des gestes, des codes établis pour se faire comprendre.

Alors il y a, bien sûr, des liens, des bribes de formes de communication parfois plus ou moins puissantes qui s’établissent, via ce qu’on peut appeler des signes, des symboles de connivence, souvent des rituels. Ceux-ci, très souvent, prennent forme entre le public et le sportif. Très loin de l’ambiance des stades de foot, il y a pourtant certains moments où, comme le dit Barthes à propos du spectacle sportif, le public devient acteur à part entière, à l’inverse du théâtre où il demeure spectateur, hormis quelques cas isolés. Le plus connu, c’est « la claque » qui accompagne l’élan et l’impulsion du sauteur (hauteur, longueur, perche). Ou bien les rituels d’avant ou d’après course, et parmi eux quelques attitudes phares qui créent une fidélisation avec les fans.

Le meilleur exemple est sans contexte la célèbre pose de l’éclair proposée par Usain Bolt, qui vaut bien celle de Christiano Ronaldo dans son appel du journaliste. Bolt est évidemment un splendide contre-exemple de cette solitude attitrée de l’athlète. Son nom à lui tout seul est déjà un produit de marketing (« To bolt » : se précipiter, bouger vite, et si « a bolt » signifie « verrou », lightning bolt exprime rien moins que « l’éclair », d’où sa pose à présent mondialement célèbre et célébrée). En vérité, il avait été précédé par un coureur fin du la fin du 19e siècle affublé du surnom « l’homme-éclair ». L’époque est riche en la matière avec d’autres sobriquets sympatoche du type « cerf-volant » ou encore « l’homme vapeur ». J’ignore sincèrement si le cas de Bolt repose sur un subterfuge monté de toute pièce, mais l’analogie aura eu succès. Pour preuve cette incroyable photo qui, il faut l’avouer, consacre le culte de l’instant clé : le moment où l’histoire se joue, et marquera à jamais l’imaginaire collectif. Tout est réuni dans la photo : la victoire, l’éclair qui correspond à son nom, qui s’est pointé comme par miracle à l’arrivée de la course, finale des championnats du monde comme pour faire résonner le sacre dans le ciel de celui qui sur terre fait véritablement office de surhomme. Il est sur le toit du monde, que nous rappelle l’affiche des championnats mondiaux, sur la corniche du stade. « Bolt » est à la fois sur la piste sous les yeux de ses supporters, loin devant ceux de ses adversaires, et dans les cieux, parmi les dieux. La légende est écrite dans l’image.

Mais la plupart des gens auront bien difficile de citer un autre nom que celui de Bolt parmi les athlètes d’aujourd’hui. On est à mille lieues de cette vedettisation dans le roman d’Echenoz, où même lors de la cérémonie d’ouverture d’une rencontre internationale, c’est le sentiment d’esseulement qui domine. Zatopek, seul concurrent envoyé par la Tchécoslovaquie, fait bien pâle figure lors du défilé des nations (p. 42-44).

Bref, l’individualité de l’athlé induit, forcément, une intériorisation énorme de son rapport au sport. C’est ce lien intime avec la performance qui est au cœur de l’héroïsation. Celle-ci est rendue possible par l’amateurisme, et à travers le fait que le désir, la quête des limites est possible chez chacun. En athlé, si vous battez VOTRE record, vous devenez le héros de votre propre vie (on retrouve la même dynamique au sein du cyclisme ou de la natation, mais ce sont deux sports qui impliquent et requièrent des infrastructures, du matériel spécifique et créent donc un intermédiaire avec la nature. Le véritable héros, bien entendu, combat seul avec ses propres mains, ou ses pieds en l’occurrence.

Les marques de sport en ont évidemment fait leurs choux gras, et ont exploité au maximum cette fibre intime du héros qui sommeille en chacun de nous. Une étude approfondie des slogans publicitaires serait fort intéressante et révélatrice d’enjeux de représentations différents selon les marques. Nike détient la palme d’or bien entendu, avec, depuis longtemps, l’imparable injonction « just do it. », avec son point presque performatif ! La force de ce slogan, c’est que la marque nous le dit pour qu’on se le dise à soi-même. Il ne nous manque que ça pour nous y mettre. Elle nous renvoie immédiatement à notre propre pratique. Le « IT », c’est l’intime espoir, l’intime objectif, l’intime courage de chacun. Alors y en a d’autres dans le même esprit « the one and only », ou plus récemment : « there is no finish line », autrement dit : il n’y a pas de frontières à votre progression. Ce qui compte, ce n’est pas la ligne d’arrivée de la compétition, mais de repousser ses limites à soi. Toujours avec ce point essentiel, qui motive la clôture de la phrase : à la fois dans l’efficacité, la simplicité, et l’espace clos de l’intime en soi-même.

J’ouvre une petite parenthèse car l’histoire de nike est très intéressante. Cette dernière phrase transformée en slogan publicitaire, elle provient de Bill Bowerman, créateur de la marque au début des années 70. Bowerman était un entraineur d’athlétisme à l’université d’Oregon, dans le Nord-ouest américain. Un gars relativement simple, qui a mis au point des méthodes d’entrainement très évoluées et intelligentes pour l’époque. Mais non content d’entrainer les meilleurs athlètes universitaires du pays, il avait pour lubie de tenter des expériences un peu folles pour rendre leurs chaussures plus légères. Il utilisait le gaufrier de sa femme pour faire fondre du caoutchouc qui lui a servi a confectionné les semelles. D’où, pendant très longtemps, Nike a gardé la forme des petits carrés sous ses chaussures. Bon, à part le fait que le plus gros équipementier du monde provient d’une démarche à la base relativement anecdotique et confinée, ce qu’il y a d’intéressant à savoir, c’est que l’athlète sans doute le plus connu de Bill Bowerman, et le 1er gars à porter des nikes fut le coureur de fond Steve Prefontaine, 4e sur 5000 aux JO de Munich en 1972. Prefontaine, c’est un peu le Rimbaud de la course à pied. (Voyez comment l’imaginaire littéraire peut décrire et définir l’imaginaire sportif) C’était un jeune coureur impétueux, bourré de talent, mais qui s’échinait à dire que le talent n’avait rien à voir là-dedans. Il était indomptable. Il ne respectait jamais les consignes qu’on lui donnait avant une course. Il rejetait systématiquement la tactique pour se porter aux avant-postes, et juste imprimer l’allure la plus étouffante possible pour ses adversaires. C’est, vraiment, l’éternel adolescent. L’adolescent qui veut faire de la poésie plus que des mots, un acte, un destin, et l’adolescent a raison. Prefontaine souhaitait faire la même chose avec la course, mais à l’envers, bien que la démarche se fonde sur la même dynamique : il souhaitait « faire de la course une œuvre d’art », à travers un don de soi total, dans l’arrogance en même temps que le génie, qui vient ruer dans les brancards des façons habituelles de gagner une course. Il avait quelques formules chocs qui ajd encore tapissent les murs des jeunes coureurs américains (murs facebook ?). Du genre : the best pace is a suicide pace, and today is a good day to die », ou encore : « Some people create with words or with music or with a brush and paints. I like to make something beautiful when I run. I like to make people stop and say, 'I've never seen anyone run like that before.' It's more than just a race, it's a style. It's doing something better than anyone else. It's being creative. » Ce qu’exprime Prefontaine c’est qu’à l’instar de l’écrivain, le coureur exerce son style. Il y a l’idée que son corps est sa plume, avec laquelle il écrit son histoire. Instinctivement sans doute, sa représentation de l’art, de la littérature oriente sa vision du sport, son rapport au sport. Dans son discours, on décèle une conscience préalable du fait artistique ou littéraire, justement dans son décalage avec la course à pied, laquelle semble carencée dans un déficit à ses yeux pourtant potentiellemnt conciliable. Et comme Rimbaud, il s’est arrêté très tôt, mort tragiquement dans un accident de voiture à 24 ans, ce qui rajoute au mythe qu’il est devenu.

Bon, fin de la parenthèse, qui nous indique, en plus d’une certaine poésie sportive, que l’équipementier devenu multinationale tient tout entier dans ce processus d’héroïsation de l’intime, tant dans ses slogans, que dans la figure de ses pionniers : des coureurs de fond ! Car si le sprinter Bolt est bel et bien une vedette, le fondeur préfontaine est indubitablement un héros. La distinction est déjà peut-être rien que dans la nature de chaque discipline : le 100m, ou plus généralement la course de vitesse, c’est l’aristocratie en mouvement disait Georges Pradé. La vitesse pure, en effet, on sait un peu la travailler, mais c’est en grande partie inné. C’est un peu comme un héritage de la noblesse. Et rien ne sert de se tuer à la tâche : le sprinteur vit de ses rentes, il n’a pas besoin de beaucoup d’entrainement pour un bon résultat.

Rien n’est moins vrai pour le coureur fond. Et au contraire, en général plus ça s’allonge, plus la base d’entrainement doit être grande. Et l’idée de mérite est bien souvent corrélée à celle de la quantité d’entrainement de manière exponentielle.

C’est ici, enfin, qu’entre scène le récit qu’on peut faire (que Jean Echenoz a fait) du fameux Emil Zatopek.

**Courir, Jean Echenoz**

*Courir*, paru au éditions de Minuit en 2008, fait partie d’un cycle romanesque comprenant Ravel (sur le musicien français), Courir et Des éclairs (sur le scientifique Nikola Tesla). Le site des éditions de Minuit parlent de « fictions sans scrupules biographiques ». Donc il s’agit de récit de vie, détachés de l’exigence d’authenticité si on veut. Les vies sont réelles et imaginaires à la fois. C’est assez fréquent en littérature contemporaine (mais pas seulement). Alexandre Gefen a très bien théoriser tout ça. Mais pour le dire simplement on mêle un peu le vrai et le faux à la fois (ou plutôt que le faux, l’incertitude, ouvertement attestée, exprimée comme carence assumée !).

Courir raconte la vie du coureur de fond tchèque, Emil Zatopek, qui obtint ses meilleurs résultats au milieu du siècle, en pleine guerre froide, offrant une existence à la République Tchèque sur le plan sportif international.

Le récit commence en 1938 avec l'arrivée des Nazis en Tchécoslovaquie. Emile a 17 ans, et ne court pas. En fait, à la base, il déteste ça. Un beau jour, l’usine de chaussures où il est ouvrier, Bata, lui impose de courir à l'occasion d'un cross amical. Emile est docile, obéissant, modeste et appliqué. Il se plie aux règles et fait de son mieux au point de terminer second. A partir de là, on va suivre son évolution vers les sommets : il ne cessera plus de courir, de progresser et de gagner. Une fois la guerre finie, il s'engage comme simple militaire dans l'armée. Ainsi à chacune de ses grandes victoires, il est promu à un nouveau grade jusqu’à devenir colonel à la fin de sa carrière. Sa méthode d'entraînement, basée sur l’accumulation de la souffrance, va forger sa légende. Zatopek, c’est ce qu’on appelle un bourreau de travail. Le mec se tapait des séances que plus personnes n’oserait envisager aujourd’hui. Puis il lui manquait une zine comme on dit. Il s’empêchait de respirer pour aller d’un point à l’autre ou des trucs comme ça. Il expérimentait des trucs louffoques. Et toujours il faisait preuve de complaisance. Il acceptait tout sans rechigner. Ça lui confère un côté sympatoche et vertueux à la fois. Surtout que ce qui le caractérise le mieux, c’est son absence de style :

« Emile, on dirait qu'il creuse ou qu'il se creuse, comme en transe ou comme un terrassier. Loin des canons académiques et de tout souci d'élégance, Emile progresse de façon lourde, heurtée, torturée, tout en à-coups. Il ne cache pas la violence de son effort qui se lit sur son visage crispé, tétanisé, grimaçant, continûment tordu par un rictus pénible à voir. » (p.49)

« Son allure de course se modifie constamment, tout en tempos rompus, subtils changements de vitesse dont se plaignent amèrement ceux qui lui courent après. Car non seulement il leur est presque impossible de suivre sans se dérégler la petite foulée courte, heurtée, inégale et saccadée qu’Emile tricote, non seulement ces variations de rythmes incessantes elur complique affreusement la vie, non seulement cette allure bizarre et fatiguée, montée sur des gestes roidis d’automate, les décourage car elle les trompe, mais son perpétuel dodelinement de la tête et le moulin permanent de ses bras, par surcroît, leur donnent aussi le vertige.

Jamais, jamais rien comme les autres, même si c’est un type comme tout le monde. » (p. 53)

« Les médecins l’ont condamné depuis longtemps sous le prétexte du fait qu’il court en dépit du bon sens. Ils hochent la tête en pronostiquant que, depuis deux ans, ils s’attendent à le voir expirer à chaque instant » (p. 56)

C’est là, à mon avis, l’un des objets et enjeux fondamentaux du roman en même temps que dans la construction du mythe Zatopek : un « style » dénué (ou dénudé) de tout détail inutile, de fioritures, d’égarements. Non pas un style minimaliste, mais une écriture sous-tendue par une énonciation qui affirme qu’elle ne se ment pas à elle-même. Les défauts du talent et des capacités techniques d’Emile sont la clé même de son succès qui perdure aujourd’hui (j’ai dit qu’il y avait un magazine à son nom en Belgique !). Il a marqué le sport en partie par ce phénomène-là : quand on l’a enjoint à améliorer sa technique, il s’y est opposé. Il a pris le parti d’accepter ses carences pour mieux avancer ! C’est exactement le paradoxe dans lequel s’est retrouvé l’écrivain contemporain, dont Echenoz est l’une des figures emblématiques. C’est une problématique très large sur laquelle je ne vais pas m’attarder ici, mais le narrateur qui assume son incertitude dans l’extrait que j’avais lu précédemment au sujet du défilé des nations, en est l’une des marques textuelles.

Respectant la chronologie, Echenoz ne retient que quelques épisodes saillants de la carrière du sportif, certains traits de caractère, des anecdotes en nombre limité. Il s'attache surtout à [montrer](http://conjugaison.lemonde.fr/conjugaison/premier-groupe/montrer/) le goût et le sens de l'effort selon le cliché bien connu : Emil aime « avoir mal »

Il s’entraine toujours tout seul. S’approprie toutes les méthodes d’entrainement qui lui parviennent pour créer la sienne propre au gré de la douleur, de son ingéniosité, du labeur et de la solitude. La première chose que nous révèle Echenoz, c’est que chaque course, en soi, est un récit. Comme on l’a dit tout à l’heure, le sportif écrit avec son corps.

A [partir](http://conjugaison.lemonde.fr/conjugaison/troisieme-groupe/partir/) de 1952, Emil devient l'une des gloires de l'[athlétisme](http://www.lemonde.fr/athletisme/) mondial en remportant 3 médailles d’or aux JO d’Helsinki dans un triplé encore jamais égalé : 5 000, 10 000, marathon...Il battra tous les records du monde, il gagnera toutes les plus belles médailles. Infatigable, débonnaire, admiré et aimé de tous, à la fois bienveillant et impérial, généreux avec les autres autant qu’avec la course, toujours dans l’accumulation jusqu’à en devenir inusable…si Prefontaine est le Rimbaud de l’athlétisme, Zatopek en est clairement le Victor Hugo !

Et cette notoriété aura bien des revers. Par touches légères, entre ironie et indignation, Echenoz dépeint également l'ambiance [politique](http://www.lemonde.fr/politique/) de ces années particulières baignant dans une démocratie populaire qui tentait de [gérer](http://conjugaison.lemonde.fr/conjugaison/premier-groupe/g%C3%A9rer/), à son bénéfice, la carrière de son champion.

Emile est rapidement devenu l’idole de son pays, en même temps qu’un magnifique instrument de propagande du Parti Communiste, qui contrôle ses faits et gestes, lui interdit de participer à certaines compétitions qui ont lieu dans les pays libres, « entendez asservis au Grand Capital » dira Echenoz dans son ironie détachée. On transforme ses interviews en lui prêtant des propos désobligeants à l’égard de la France, ou du Brésil : le roman intègre lui même à quel point le discours sportif a déjà son influence dans les mentalités collectives. Emile est devenu « la locomotive tchèque », infatigable, lancée sur les rails du succès, de la propagande, de l’Histoire. Histoire dont le « doux Emile » (son autre surnom) ne semble pourtant avoir que faire. La locomotive toussotte, crachotte, et toujours s’impose, infatigable, mais dans le même temps, elle continue paisiblement son chemin, se dirigeant simplement là vers où le conducteur lui demande d’aller. Elle semble infaillible et moins concernée par la destination finale que par l’activité de son charbonnage. Je m’emporte un peu, mais ce que Zatopek m’inspire à travers le roman d’Echenoz, ce sont les mots de René Char cités par Albert Camus : « L’obsession de la moisson et l’indifférence à l’histoire sont les deux extrémités de mon arc ».

Sauf que l’Histoire le rattrape : suite au "printemps de Prague", il prend position en faveur d'Alexandre Dubcek et appelle au Boycott de l’URSS pour les Jeux de Mexico en 68. Il est alors exclu du [Parti communiste](http://www.lemonde.fr/parti-communiste/) et de l'[arm](http://www.lemonde.fr/arm/)ée, contraint à [faire](http://conjugaison.lemonde.fr/conjugaison/troisieme-groupe/faire/) son autocritique et envoyé dans une mine d'uranium.

Alors j’en reviens plus concrètement à la structure du texte. Il y a un parallélisme évident entre la première phrase du premier chapitre et celle du dernier. Le livre débute par « Les Allemands sont entrés en Moravie» et se clotûre par : « Les Soviétiques sont entrés en Tchécoslovaquie. » Les périodes historiques sont indissociables du parcours de Zatopek. Echenoz nous le fait remarquer à sa manière.  C'est une boucle historique, plus de 30 ans d'occupation. Il dénonce aussi à quel point tout figure sportive emblématique est inévitablement reliée au politique. Je vais y revenir.

Mais d’abord préciser que cette boucle n’est pas sans rappeler la forme de la piste, évidemment. Préciser aussi que le récit d’Echenoz se répète, avec certaines phrases en échos (comme « Il améliore le record tchécoslovaque », qui revient dans 5 chapitres). On retrouve dans la structure du roman la course saccadée d’Emile et plus généralement la course de fond, qui consiste à enchainer les tours. Zatopek était par ailleurs connus pour des séances d’entrainement de dinosaure du style 50x400 ! Bref, Echenoz raconte comme on court, l’histoire s’écrit comme on tourne en rond dans un stade.

A cela, il faut ajouter également que même si on comprend très vite de qui il s’agit, le nom de Zatopek n’apparaît qu’une seule fois dans le texte, par ailleurs ironisé, lui aussi sujet à une assimilation fond/forme somme toute saugrenue :

"Ce nom de Zatopek qui n'était rien, qui n'était rien qu'un drôle de nom, se met à claquer universellement en trois syllabes mobiles et mécaniques, valse impitoyable à trois temps, bruit de galop, vrombissement de turbine, cliquetis de bielles ou de soupapes scandé par le k final, précédé par le z initial qui va déjà très vite : on fait zzz et ça va tout de suite vite, comme si cette consonne était un starter. Sans compter que cette machine est lubrifiée par un prénom fluide : la burette Emile est fournie avec le moteur Zatopek."

Les identités s’effacent pour laisser place au texte. Ou pour mieux se confondre peut-être.

Ecrire le sport, et notamment l’athlétisme, beaucoup d’écrivains s’y sont employés (essais, écrits autobiographiques, chroniques, etc…mais aussi des romanciers et des poètes : Homère, de nombreux poètes grecs, Montherlant surtout avec Les Olympiques, Murakami, Jean Hatzfeld avec *Où en est la nuit ?).* Ca donne un ensemble de pratiques très différentes mais qui très souvent, ont commun de faire de la course un objet de représentation. C’est donc souvent dans une relation d’extériorité que se construit le rapport entre l’écriture et le sport : ça n’exclut pas l’émotion, la dénonciation, ou la passion chez celui qui écrit ne s’implique pas à travers sa nature d’écrivain.

Echenoz ajoute à cela qqch d’assez nouveau à mon sens : il franchit si on veut le seuil entre la représentation du sport par l’écriture, et l’autoreprésentation de l’écriture par le sport. Ce qui anime l’écrivain, c’est non pas un engouement privé, mais bien le

lien analogique, explicite ou implicite, qui se donne à lire entre le travail du sportif et celui de l’écrivain. En somme, presque pour blaguer, « Courir » vaudrait presque pour « Ecrire », dans un moment de fin des utopies et de quête identitaire pour l’un comme pour l’autre (avec le communisme, avec l’adieu à la littérature). Moment au cours duquel on retrouve des figures de références potentielles bien que paradoxales : le sportif intègre et total victime d’un stratagème politique, l’écrivain audacieux aux prises avec les nouveaux enjeux qu’il ne maitrise pas.

Il y a par ailleurs 1000 analogies possible entre la course et l’écriture. En plus de s’imiter l’un et l’autre, il me semble qu’ils s’invitent à une mutuelle « réflexion » (miroir !). Ils se tendent en effet chacun un miroir pour questionner leur identité. La littérature d’Echenoz notamment, incite le sport à se demander : « qui suis-je ? Que suis-je ? ». Et inversement !

Petit prolongement avec la récupération politique d’une nation.

On le sait bien, l’enjeu du sport en terme de puissance demeure énorme aujourd’hui. (Y a qu’à voir la foire d’empoigne qui a lieu pour le choix du pays organisateur des JO !) Les Etats ont compris que le sport est une clé essentielle de l’imaginaire de l’homme contemporain. Il confirme l’ivresse de puissance des Grands états et insuffle l’idée d’indépendance chez les petits. Le sport a remplacé la religion dans son rôle d’opium diffusé par le politique. Il en est devenu une sorte de parodie de la réalité. Mais en cela même, on pourrait dire, avec Marc Leveque dans son ouvrage *Au cœur de la compétition sportive* (sous-titre : Approche psychologique et sociale) – Editions Mardaga, 2010, que le sport est devenu, peut-être, le « linceul de la politique ». Pour preuve, le chant des supporters entonné en cœur : « Zidane, président ! ».

Quoiqu’il en soit, la retransmission des grandes compétitions sportives continuent de confirmer la scène politique internationale : les USA sont surpuissants et indétronables dans leurs sports traditionnels, la Russie rivalisent puis se fait éjecter suite à des affaires de corruptions, les pays du tiers monde bénéficient d’une attention particulière et condescendantes vu leurs efforts dans quelques domaines seulement…et la France dans tout ça ? Quelle est son identité spécifique sur le stade ? Et bien c’est un peu plus subtil. En fait l’équipe de France se veut une grande famille. Depuis 30 ans, (1982), il y a donc de + en + de professionnels. Ce sont eux qui se retrouvent ajd sous les couleurs de l’équipe de France. La mythique solitude s’estompe face à une politique sportive de + en + dynamique et collective!

L’image donnée par les Français et principalement leurs commentateurs télé, c’est l’image de la fraternité (on est TOUS avec les bleus !).

***Extraits vidéos***

Français qui ne se préoccupent avant tout que des Français, c’est bien connu. « Un sportif français qui gagne est un Français. Un sportif français qui perd est un sportif, pour ne pas dire plus. »

Coluche

Raquil + Djhones : 400m Championnats du monde de Paris en 2003. Vous allez voir à quel point les commentateurs français et même le réalisateur n’ont d’yeux que pour eux. Comment ils sont acteurs du moment à part entière

« Extraordinaire » - « Exceptionnel » - « inimaginable », « Qui aurait pu penser ça ?! » « il va faire sa dernière ligne droite », « je le sais je le sens », « le retour de sa vie », « c’est du jamais vu ! » : tout confère à donner une représentation de prodige, d’exploit…MAIS dans une dimension presque intime, solidaire comme ça : « allez Marc ! », « Qu’est-ce que c’est beau, la joie de ces deux potes », qui s’entrainent à Neilley-plaicsance…Les journalistes français participent très fortement de la représentation de l’athlé comme sport du commun qui permet de transcender l’identité collective. Sans oublier évidemment que le talent et l’exploit n’empêchent pas la simplicité de l’amitié.

Floria Gueï 4X400 Championnat d’Europe de Zurich en 2014 : la course perd totalement de son intérêt à partir du moment où s’envole la chance de médaille. Le ton devient monotone, désenchanté, résigné. L’avant de la course a peu d’intérêt, au fond, il ne nous concerne plus.

Alors on retrouve le vocabulaire de l’extrapolation : « extraordinaire », « monstrueux », « magnifique », « c’est énorme », encore une fois « je n’ai jamais vu ça ! » « il va falloir lui faire une statue », dans les commentaires qui suivent ils diront aussi « véritable feu d’artifice ». Mais, à nouveau, tout cela est contrebalancé, ou plutôt validé par l’image d’une grande famille, d’amies soudées qui se sont dévouées les unes pour les autres : « merci pour Murielle », « elles se sont battues pour Murielle » dont c’était la dernière course de la carrière. C’est le canon français de la fraternité qui résonne dans les cris de joie des commentateurs.

Nelson Monfort + Michael Johnson : N’oublions pas que c’est de Coubertin qui a fondé les JO modernes, un baron français donc. En mémoire de cela, le Français est très souvent la 2e ou 3e langue du speaker dans le stade lors de rencontres internationales.